

Quand les fanatiques deviennent iconoclastes

Les bouddhas de Bamiyan représentaient une richesse culturelle inégalée.

Le lundi 26 février 2001, le mollah Omar, le chef des Taliban au pouvoir en Afghanistan depuis la prise de Kaboul le 27 septembre 1996, a lancé une fatwa qui ordonne la destruction de toutes les statues. Cette décision a soulevé l'indignation internationale, mais quel est l'enjeu archéologique ? Retraçons la chronologie qui a mené à ce désastre archéologique et décrivons l'ampleur de ce qui est détruit.

En 1979, l'invasion de l'Afghanistan par les troupes soviétiques a entraîné la fuite de nombreux habitants vers les pays voisins, l'Iran, le Tadjikistan et le Pakistan. Pendant l'occupation, la résistance islamique s'est organisée, soutenue par le Pakistan et les États-Unis, jusqu'à la chute du régime communiste, en 1992. La guerre n'a pas cessé pour autant et les différentes ethnies continuent à s'affronter : les principales sont les Tadjiks, surtout installés au Nord du pays, emmenés par le président Rabbani et par le commandant Ahmad Shah Massoud et, au Sud et à l'Ouest, les Pachtouns, majoritaires dans le pays, à la suite de Gulbuddin Hekmatyar.

Depuis leur indépendance en 1947, les Pakistanais cherchent à asseoir en

Afghanistan un gouvernement ami pour des raisons économiques et stratégiques (un allié face à l'ennemi de toujours, l'Inde). Ils ont alors favorisé l'émergence d'un mouvement extrémiste, les Taliban. Ces derniers, recrutés dans les écoles coraniques rurales, sont, pour la plupart, les descendants des réfugiés afghans qui ont fuit les soviétiques. Les Taliban (le mot signifie étudiants de la religion) appartiennent à l'ethnie des Pachtouns, tout comme de nombreux officiers pakistanais.

Profitant de l'affrontement des factions moudjahidin et de la fatigue de la population après des années de guerre civile, les Taliban ont conquis les trois quarts du pays en moins d'un an et repoussé les forces du commandant Massoud dans le Nord-Est du pays. Ils ont été accueillis en pacificateurs, mais dès leur arrivée au pouvoir, ils ont instauré un régime islamique qui impose aux femmes le port du burqa (une robe qui les couvre de la tête aux pieds), qui leur interdit l'éducation, l'exercice d'une profession, l'accès aux soins. L'instauration de la charya (la loi islamique) voit le retour des lapidations, des amputations, des châtiments corporels... et la suppression de la télévision et de la photographie.

Nouvelle étape aujourd'hui : la destruction du patrimoine culturel. En mal de reconnaissance dans le monde (seuls le Pakistan, l'Arabie Saoudite et les Émirats arabes unis ont reconnu le régime en place à Kaboul), les Taliban se replient par défi dans une politique d'isolement total.

Paradoxalement, l'Afghanistan doit sa richesse archéologique à sa position de carrefour culturel et au brassage des peuples qui s'y sont mêlés depuis l'Antiquité.

Longtemps, l'Afghanistan a été un paradis pour les archéologues : les nombreux sites démontrent les multiples influences qu'a subies la région. Schématiquement, on distingue trois écoles d'art avant l'islamisation en 652 : la période «gréco-bouddhique», l'école «gréco-afghane» et l'art «irano-bouddhique». Ainsi, Aï Khanoum (IV^e siècle avant notre ère), surnommée l'Alexandrie de l'Oxus, du nom du fleuve qui l'arrosait (nommé aujourd'hui Amoudaria) était une cité grecque aux portes

de la steppe. La nécropole kouchane, en Bactriane afghane, Tillia tepe (I^{er} siècle avant notre ère), était la «colline de l'or» : ses vestiges, une débauche d'or et de luxe «barbare», ont jeté un éclairage nouveau sur cette région du monde, notamment sur ses parentés avec l'Asie des steppes. Enfin, le «trésor de Begram» (I^{er} siècle de notre ère) a été découvert à proximité de Kaboul, en 1937. Il a révélé que, sous la domination des Kouchans (du I^{er} au III^e siècle), l'Afghanistan fut, au carrefour de l'Asie, une zone d'échanges économiques et culturels : on a retrouvé dans cette région des verres d'Alexandrie, des laques chinoises datées de l'époque Han (-200 à 200) et des ivoires indiens.

L'empire des Kouchans, les «descendants non méditerranéens des Grecs» occupait un espace immense, de l'Inde du Nord à l'Asie centrale, et l'Afghanistan en était le centre. Sous l'empereur Kanishka (78 de notre ère), la première représentation du Bouddha y apparaît au revers des monnaies, à côté de divinités grecques, iraniennes ou hindoues : les Kouchans ont favorisé l'expansion du bouddhisme vers l'Asie du Nord-Est.

Dans les années 1920, on découvre, sur le site de Hadda, près de Jelalabad, des monastères bouddhiques ; cette découverte confirme l'extension de l'art «gréco-bouddhique», dit du Gandhara, en terre d'Afghanistan du III^e au IV^e siècle. Leur travail du stuc est, à l'évidence, d'inspiration grecque ; il témoigne d'une richesse et d'une inventivité qui évoquent, par delà les siècles et les distances, l'époque gothique, en Europe.

Lorsque les fouilles de Hadda ont été reprises, en 1967 et 1968, la découverte dans le monastère de Tapa-é-Shotor d'un décor de chapelle où le Bouddha est flanqué d'images empruntées à l'art de Bactriane a suscité l'étonnement. Sur ce décor, Vajrapani, ou le porteur de foudre, fidèle compagnon du Bouddha dans l'iconographie gandharienne, prend les traits d'Héraklès. Plus encore, dans une chapelle voisine, il apparaît sous les traits d'Alexandre le Grand, alors que l'expédition du jeune macédonien a précédé de plus de cinq siècles l'école de Hadda!

Dans la région de Kaboul, les schistes mis au jour sur les sites de

